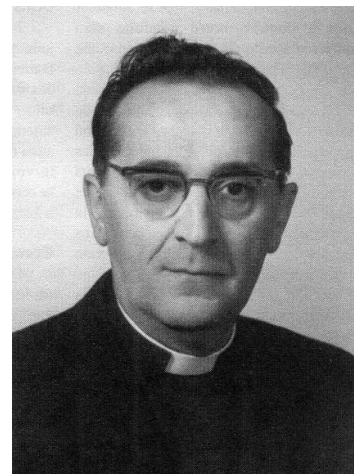


SMITH, JOSEPH CYRIL ANTONIO (1908 – 2001)

SMITH, Joseph Cyril Antonio dit Jacques Smith, capucin, comptable, animateur biblique, étudiant anglican, pasteur presbytérien (1940 – 1960), pasteur anglican (1964 – 2001), aumônier (1967-1990), né le 9 juillet **1908** à Mont-Joli (Québec), décédé le 20 mai **2001** à Charlottetown. Il avait épousé Hélène Robert, à Melbourne Ridge (Québec), le 23 juin 1945.



Antonio Smith était né à Mont-Joli au Québec le 9 juillet 1908. Sa mère catholique était une Acadienne de Bathurst et son père, un presbytérien d'origine écossaise, venait des environs de Kamouraska. Il était conducteur de locomotive de son métier. On baptisa pourtant l'enfant catholique sous le nom de Joseph Cyril Antonio, et ce n'est qu'à partir de son baptême évangélique vingt-cinq ans plus tard qu'il porta le nom de Jacques. Il a étudié en français au pensionnat des sœurs religieuses bretonnes à Pointe-aux-Pères. Toutefois, il était bilingue à cause de sa famille où on parlait les deux langues. À la maison, on conservait une bible mais on ne la lisait pas, même si le père d'Antonio refusa toujours d'obéir aux objurgations du curé qui lui demandait de la brûler.

Puisque Antonio était le dixième enfant de la famille, sa mère avait décidé d'en faire un religieux. Elle l'envoya étudier au séminaire de Rimouski puis au scolasticat des capucins à Ottawa où il s'initia à la théologie. En 1929, il obtenait son diplôme en pédagogie à l'Institut Saint-Georges et se préparait à travailler pour les Missions Étrangères. Comme postulant, il porta le nom de Frère Ludovic; après la prononciation de ses vœux et sa consécration en tant que diacre capucin, il devint le Père Bonaventure. Pourtant, peu après, il ne croyait plus à l'Église catholique, guère plus à Dieu et il chercha auprès de son confesseur le moyen d'être relevé de ses vœux car il voulait quitter honorablement les ordres. Au grand déplaisir de sa mère, sa demande fut acceptée par la cour ecclésiastique des capucins à Rome et il laissa la congrégation à Sherbrooke où il se trouvait, le 1^{er} avril 1930.

Il vint travailler à Montréal et, dès le mois suivant, il était comptable pour le grand magasin Dupuis Frères, rue Sainte-Catherine Est, bien connu des Canadiens français. Il devait y rester trois ans.

En juillet 1932, au cœur de la Grande Dépression, sa rencontre avec des évangélistes va changer sa vie. Deux Frères chrétiens venus de Toronto avaient obtenu la permission de la ville de tenir deux soirées en plein air au coin des rues Fabre et Mont-Royal dans le quartier où il habitait. La musique entraînante du cantique *Oh happy day* et le courage des prédicateurs

qui persévéraient malgré la foule hostile qui leur lançait des pommes l'impressionnèrent. Curieux et touché par la scène, il revint la semaine suivante. Cette fois, il fut frappé par la lecture du psaume 27 et voulu lire lui-même la Bible qu'il ne connaissait pas. Ayant trouvé l'édition Louis Segond à la *Société canadienne de la Bible*, il passa tous ses dimanches à l'étudier en se concentrant particulièrement sur les Épîtres. S'il pleuvait, il se rendait à Bibliothèque centrale de Montréal en face du parc Lafontaine, mais le plus souvent, il se préparait de quoi manger, apportait sa bible et un cahier de notes, prenait le tramway rue Saint-Denis et allait jusqu'au terminus d'Ahuntsic. Il s'installait « dans le champ des vaches » pour y réfléchir. C'est ainsi qu'un dimanche de septembre, Antonio Smith eut l'impression que quelqu'un le regardait, qu'il se trouvait en présence de Dieu. Ce fut l'instant de sa conversion et il en resta sous le choc pendant des heures, ne rentrant chez lui qu'à la nuit tombée. Il répéta souvent par la suite, les larmes aux yeux, que la flamme qui s'était allumée en lui ce jour-là ne s'était jamais éteinte pour le reste de sa vie.

Au début d'octobre, il prit contact avec le pasteur RAHARD de l'église du Rédempteur qui, impressionné, le présenta à l'évêque Farthing; ce dernier lui offrit de payer ses cours au collège anglican, sans même qu'il ait eu à le demander. Antonio Smith s'engagea aussitôt dans cette voie. Malheureusement, comme cela se pratiquait à l'époque, son employeur ayant appris qu'il n'était plus catholique le renvoya, sous prétexte de compression de personnel. Smith ne se laissa pas décourager et devint agent d'assurances tout en continuant ses études. Il était alors également assistant du pasteur Rahard et touchait l'orgue lors des cultes. Compte tenu de sa formation antérieure, il n'étudia que deux ans au Montreal Diocesan Theological Collège. À l'été 1934, il assumait la suppléance de l'Église du Messie de Sabrevois réussissant en plus à ajouter aux cultes réguliers des réunions de prières dans la maison d'un chauffeur de taxi qu'il avait réussi à intéresser. Dans le prolongement de cette expérience, il créa des groupes d'études bibliques à Longueuil et à Montréal, dans le quartier Saint-Michel et dans l'Est de la ville (coin des rues Ontario et Delorimier).

C'est ce qui attira l'attention du pasteur Allan Reid, secrétaire du Synode Montréal et Ottawa et du pasteur Donald Lavis qui désiraient reprendre la mission presbytérienne auprès des francophones abandonnée en 1925. Avec l'approbation de l'évêque anglican, Allan Reid proposa à Antonio Smith de l'engager afin de travailler à la création d'une nouvelle oeuvre presbytérienne de langue française à Montréal. Il fut convenu qu'il demeurerait anglican et qu'il n'était que prêtre à l'Église presbytérienne. Lui qui rêvait de faire de l'évangélisation en français ne pouvait demander mieux.

Dans le même temps, toujours pour gagner sa vie, Antonio Smith devient secrétaire/trésorier de plusieurs organismes. C'est ainsi qu'en 1934 et au début de 1935, dans la même période où on le sollicite chez les presbytériens, il est responsable de la Mission du Nord (baptiste) à Montréal et secrétaire de la paroisse de l'Oratoire. C'est à ce moment-là qu'il se fait baptiser, adoptant le nom de Jacques. Nous croyons que le contenu de l'épître de Paul à Jacques l'avait touché puisque elle proclame l'homme dont la foi guide l'agir. Et Antonio, devenu Jacques, fut un exemple vivant de foi profonde et sincère qui pousse à l'action missionnaire.

Cet épisode baptiste sera de courte durée car son travail chez les presbytériens accaparera dorénavant l'essentiel de son temps. Il réunit finalement ses trois groupes d'études

bibliques et de prière en une assemblée presbytérienne et il célèbre avec elle pour la première fois dans le temple de la congrégation Fairmount Taylor (coin des rues Masson et Cartier, une rue à l'est de Papineau), qui avait accepté de partager son église avec elle; les convertis l'utilisaient soit le matin avant le culte en anglais, soit le soir, soit la semaine au moment des études bibliques en français. Le culte de l'épiphanie ne réunissait que douze personnes, avec Silas Péron à l'orgue. La semaine suivante, on accueillit onze enfants à l'école du dimanche et on créa un chœur de chant de neuf personnes. Tout se mit donc très vite en place. Cependant le pasteur n'avait pas de salaire et les offrandes allaient directement à l'Église hôte en compensation. C'est Jacques Smith qui voyait à payer les dépenses d'organisation (bibles, recueil de cantiques, toges et mortiers pour le chœur, etc.). Un premier problème survint en septembre, plusieurs membres désiraient se joindre à l'Église Fairmount Taylor, section française tandis que les autres préféraient continuer de former une communauté à part. Un second apparut quand l'église d'accueil se mit à trouver que l'école du dimanche prenait trop de place chez elle. On dut chercher ailleurs un autre lieu de culte et le choix se porta sur un ancien magasin. La communauté le réaménagea en chapelle à l'huile de coude, rangeant, nettoyant, astiquant les lieux. Jacques les avait même pourvus d'un orgue électrique, chose très rare en ce temps-là, car il savait bien jouer de cet instrument pour soutenir le chant de ses nouveaux convertis.

Pendant ce temps, les instances presbytériennes étudiaient la transformation de cette Mission en paroisse. Quand elle fut reconnue par l'Église le 1^{er} avril 1937, la communauté prit officiellement le nom d'Église Saint-Luc et put envisager d'avoir enfin son lieu de culte propre car elle avait fait depuis sa création en 1935 bien des démarches en ce sens. En avril 1937, Allan Reid accepta, au nom du Consistoire presbytérien, d'acheter l'ancien bâtiment d'une autre église Fairmount, au coin des rues Papineau et Logan cette fois et de le louer à la congrégation. Cet édifice était inutilisé depuis un certain temps et, quoique solidement bâti, se trouvait dans un piteux état. Peu importe que dans la Grande Crise l'argent soit rare. Le pasteur Smith, aidé de nouveaux paroissiens, retapa complètement le temple, réparant le toit, nettoyant et repeignant l'intérieur, remettant en ordre les grandes salles du sous-sol. Jacques trouva finalement un bel orgue à tuyaux qu'il acheta et installa lui-même, soutenu par ses amis et paroissiens. Bien des fois, une partie de son maigre salaire (12\$ par semaine) servit à ces réparations ou même à payer le chauffage. Petit à petit, cet édifice devint véritablement une église où il faisait bon se rassembler.

La communauté avait son école du dimanche, une société pour les jeunes, des études bibliques à deux autres endroits. Jacques avait mis sur pied pour les besoins du culte une chorale faite de membres sans formation musicale particulière mais dont il tirait le meilleur parti en les dirigeant lui-même. Quand l'organiste René Péron était absent, il ne répugnait pas à jouer à sa place. On peut dire que Jacques Smith était vraiment « l'homme à tout faire » de sa congrégation. Il offrait deux services sur place le dimanche et un autre à Côte-Saint-Paul en après-midi. En 1939, les Dames missionnaires payaient même le salaire d'une diaconesse, Mademoiselle Ippersiel pour lui venir en aide. Aussi, faut-il se rappeler qu'en ces années, le salaire d'un pasteur était bien mince pour ses longues heures de travail et n'était pas toujours payé avec régularité ni à jour fixe! En 1940, la paroisse Saint-Luc versa une première somme au Consistoire en vue de devenir directement propriétaire de son temple.

En même temps que s'affermissait sa paroisse, Jacques Smith avait suivi deux années de théologie au Collège presbytérien pour se familiariser davantage avec les valeurs de son Église d'adoption, mais comme il n'était pas ordonné, il ne pouvait célébrer la Sainte Cène avec ses paroissiens. Il regrettait l'abandon de l'évangélisation par les confessions dites « historiques » mais il croyait qu'on pouvait y revenir en passant par les familles des convertis. Il entendait donc renouer avec la tradition presbytérienne et il appréciait particulièrement que depuis les années 1870, cette dénomination avait consacré davantage d'énergie à la formation de ses pasteurs en langue française. C'est alors qu'il fut mis devant un choix déchirant. En effet, en 1940, le pasteur anglican Victor Rahard avec qui il avait travaillé à ses débuts venait de mourir et l'évêque Arthur Carlisle lui demandait d'accepter d'être ordonné prêtre et de prendre sa succession. Après un mois de prière et de réflexion intense, le pasteur Smith dut décliner l'offre; et puisqu'il avait la préparation nécessaire, il fut ordonné au ministère chez les presbytériens le 18 juin 1940.

Jacques Smith passa les dix années suivantes au service de Saint-Luc. Le dimanche, il portait une toge et en semaine un col ecclésiastique; toutefois, quand il rencontrait une famille pour la première fois, il s'habillait plus discrètement. Il ne prenait jamais de vacances car il n'y avait personne pour le remplacer. De plus, il voulait toujours être présent afin de pouvoir mieux soutenir ses « convertis » qui souvent subissaient la persécution, même au sein de leur famille.

Comme pasteur, il connaissait à fond ses paroissiens et pouvait mieux les aider en cas de besoin. Ainsi, en visitant une famille, il put constater qu'une mère sur le point d'accoucher n'avait même pas de lit où s'étendre. Il l'envoya chez lui afin que l'enfant puisse naître dans le sien. Dans son église, il tint toujours à célébrer un culte la nuit de Noël pour rappeler « la messe de minuit » à ses nouveaux convertis et il ne manquait pas de faire entonner le *Minuit Chrétiens* sur l'heure, sachant combien cette ancienne coutume était précieuse pour certains anciens catholiques. À ce même culte, au commencement des années 1940, il se tenait à l'entrée de l'église afin d'accueillir les membres et il pouvait se permettre de demander à l'un d'eux de lui remettre sa bouteille d'alcool...qu'il retrouverait à la sortie.

Au fil des ans, plusieurs ex-prêtres sont venus consulter Jacques Smith; entre autres Gabriel Marnas, ex-évêque de Caracas et Henri Fournier, un ancien prêtre, tous deux convertis. Pendant quelque temps, il agissait d'un commun accord avec le pasteur de l'Église baptiste de l'Oratoire afin de « déromaniser » certains membres. En plus de s'occuper de sa paroisse principale à Saint-Luc, il entreprit de fonder de nouveaux points de mission à Sorel (1943, où il fit même construire une petite chapelle), à Shawinigan, à Saint-René-de-Beauce et à Québec (Saint-Marc). Pourtant, sauf pour ce dernier cas où le pasteur Armand Jossinet reprit la communauté en 1954, comme il ne pouvait pas se décupler, ces champs durent être laissés de côté par la suite.

C'est aussi en cette période de sa vie qu'il réalisa simultanément d'autres projets qui lui tenaient à cœur. L'été, les enfants de ses nouveaux paroissiens n'avaient pas d'endroit pour prendre des vacances hors de la ville ou n'avaient jamais vu une vache. Il acheta donc un terrain au lac Matambin (Saint-Damien-de-Bellechasse) et y construisit quelques bâtiments assez rustiques pour commencer. Avec l'aide de volontaires et des pasteurs Jacques Beaudon

et Claude de Mestral, ce fut le début du Camp Matambin en 1942; combien d'heures de travail n'a-t-il pas fourni pour cette œuvre!

Par ailleurs, il pensait qu'il fallait que les enfants de ses paroissiens puissent faire leurs études en français; cela ne leur était pas possible puisque, d'après la loi provinciale d'alors, tout enfant protestant devait fréquenter une école confessionnelle, et les écoles protestantes étaient de langue anglaise. Il créa donc des classes françaises dans les vastes salles de Saint-Luc; d'une fenêtre, on fit une porte avec un escalier-tréteau, d'un parterre, on fit un terrain de jeu. Cependant, l'évangéliste ne put mener son projet à terme, les responsables de l'éducation au gouvernement l'obligeant à fermer ses classes en prétextant un manque de lieux sanitaires.

Qu'à cela ne tienne, il rétorqua en demandant aux mêmes responsables la création d'écoles attitrées en langue française pour ses paroissiens comme pour les autres protestants francophones du Québec. C'est avec l'aide, l'encouragement, la coopération de son ami, le professeur Silas Péron, qu'il persista en cette voie. Il ne se ménagea jamais, fit de nombreuses rencontres, pétitions et voyages à cette fin, y mettant de l'audace, du temps et de l'argent. Plus tard, d'autres ont pu prendre la relève de ces pionniers et obtenir, à partir de 1955, la création de classes en langue française à l'intérieur du *Protestant School Board of Greater Montreal*.

En 1947, Paul Perron, du district de Richmond Hill, à la suite de la lecture de *L'Aurore*, l'invitait par lettre à considérer devenir pasteur du petit groupe de protestants de langue française demeurant dans les environs de Richmond et de Melbourne dans les Cantons-de-l'Est. Après une visite décevante à la Saint-Valentin, Jacques Smith accéda tout de même à cette demande et, pendant environ deux ans, s'occupa de cette communauté, en plus de la sienne, en tant que missionnaire non résident. Ce ne fut qu'en 1950, après avoir été remplacé à Saint-Luc par le pasteur André Poulain, qu'il s'établit en permanence à Richmond. Jusque-là, cette Église avait emprunté divers locaux pour célébrer ses cultes comme le salon des Perron et une église devenue la salle de la Royal Canadian Legion. Cette « paroisse » était étendue et rejoignait entre autres Richmond, Melbourne, Valcourt et même Victoriaville.

Peu après l'arrivée de Jacques Smith, ce noyau de chrétiens achetait une ancienne et belle église congrégationaliste; une fois encore et avec ses deniers, le pasteur se chargea de la réparer et de la remettre en état. On l'appela l'église des Cantons-de-l'Est, plus tard, l'église Saint-Paul. Il s'occupa ensuite de trouver un orgue à tuyaux, à Niagara-on-the-Lake, en Ontario, de l'acheter, le remonter et l'installer dans l'église de façon tout à fait professionnelle avec l'aide de quelques volontaires. C'est ainsi qu'il passa treize ans dans ce milieu et vit son petit groupe initial de membres grandir et se stabiliser.

Là encore, il sentit le besoin de voir au bien-être des enfants en été. Cette fois, il mettra sur pied le Camp d'action biblique dit de Richmond sur un terrain donné par un paroissien. La première expérience en 1947 eut lieu sous la tente dans des conditions rudimentaires. Toujours inventif, pour au moins une saison du camp, Jacques Smith avait pu persuader certaines autorités militaires de lui prêter des tentes de l'armée; en effet, il avait gardé contact avec certaines d'entre elles qu'il avait fréquentées en 1930 en étudiant pour l'obtention de son *Brevet de capacité, Culture physique* décerné par le district militaire numéro 4 de cette époque. Après quelque temps, il pouvait se vanter de fournir aux campeurs

des installations appropriées : cabines permanentes, cuisine, terrains bien aménagés, etc. Il fut le directeur et l'âme dirigeante de cette activité pendant douze ans. C'est aussi à cet endroit que le pasteur organisa chaque été le « Ralliement des protestants français » auquel étaient invités amis et connaissances du Québec, de l'Ontario et même des États-Unis; il pouvait selon les années réunir jusqu'à 500 personnes.

Jacques Smith avait épousé Hélène Robert le 23 juin 1945, en l'église unie de Melbourne Ridge au Québec; elle était la fille du défunt missionnaire baptiste Moïse Robert qui fut au 19^e siècle le fondateur de l'Église française de Saint-Constant. Bien que plus jeune que lui de plusieurs années, son épouse fut toujours à ses côtés à l'épauler dans ses œuvres. Elle devenait la responsable de l'École du dimanche, suscitait des groupes de dames missionnaires, un CGIT en français, etc. Leur enfant unique, Jacques André, est né à Montréal et travailla pour le Ministère des Affaires des Anciens Combattants.

Jacques trouvait encore le moyen de meubler ses temps « libres ». Il a fondé à Melbourne une loge « orangiste » (baptisée Trefflé-Brouillet), il a fait partie des francs-maçons. Dans les premiers temps, il écrivit pour la section française du *Church Review Monthly Magazine* de même que pour un journal de Hamilton appelé *Chosen Friends* où il utilisait le pseudonyme d'Oncle Pierre. A partir de 1938, il a été membre actif de la Société de l'Histoire du Protestantisme français au Canada, rédacteur et l'une des âmes dirigeantes du comité de préparation du *Manuel du culte public et du culte de famille* entre 1942 et 1944. En 1946, il devint président de l'Union pastorale de Montréal en plus d'agir comme président de la Fédération des pasteurs français du Québec et de l'Ontario, tâche qu'il garda pendant trois ans. Cette Fédération regroupait des pasteurs anglicans, baptistes, presbytériens et de l'Église unie. En 1950, il adapta en français à l'intention des écoles du dimanche presbytériennes le *Westminster Shorter Catechism*. *L'Aurore*, le journal des protestants de langue française d'alors, ayant temporairement fermé ses portes en 1952, il s'occupa de le réanimer en 1954; il fut membre du bureau de direction pendant douze ans et directeur pour cinq ans à partir de 1964. Dans un domaine connexe, il fut président de la Société de publication des *Chants Évangéliques* pendant trois ans. C'est sous sa direction que parut la dernière édition du recueil avec musique en 1961 et sans musique en 1962.

Quelques années auparavant, en octobre 1956, il profita de sept mois de congé bien mérités pour voyager, suivre quelques cours et faire des recherches au Séminaire de Théologie de Paris et à la Sorbonne (quelques mois), profitant d'une pause pour aller à Rome (Collège théologique vaudois) et au Vatican, puis il s'est rendu à Strasbourg (quelques mois également). De là, Jacques Smith descendit à Montpellier, puis passa à Genève, et au Knox College de l'Université d'Édimbourg en Écosse ainsi que dans plusieurs autres pays, semble-t-il. Une telle mobilité lui permit certes de voir ce qui se faisait dans les principales écoles de théologie européennes, certainement pas d'approfondir ses recherches en vue de la rédaction d'une thèse de doctorat qu'il caressait d'écrire sur le thème *Origine et évolution de la papauté romaine*. Il reprendra le projet à la fin de sa vie.

Au début des années 1960, insatisfait de l'orientation presbytérienne qui lui semblait avoir perdu la vision évangélistrice de ses débuts quand le pasteur Reid¹ l'avait recruté,

¹ La mort subite de ce mentor, le 19 novembre 1962, sera pour Jacques Smith une autre façon de tourner la page.

Jacques Smith envisagea de revenir à l'Église anglicane. Il se retrempa dans la vision théologique de cette Église en 1961-1962 aussi bien à l'Université Bishops qu'au Montreal Theological College. Il ne démissionna de l'Église presbytérienne qu'en mai 1963, à la veille de sa consécration comme diacre anglican par le Très révérend Archibald Dixon le 18 juin. Il souhaitait voir son fonds de pension transférer chez les anglicans, mais l'Église qu'il quittait le lui refusa, lui faisant perdre ainsi 27 ans de contributions en vue de sa retraite. Injustice flagrante.

À l'été, il devint le ministre consacré d'une église anglophone de l'ouest de l'île de Montréal avant de passer, en septembre 1963, à la tête des communautés du Rédempteur et de St. Mary's qui se réunissaient à Montréal dans le même bâtiment. Il occupa ce poste jusqu'à l'été de 1967. Jacques Smith fut officiellement ordonné prêtre anglican le 8 mars 1964 par l'évêque de Montréal Robert K. Maguire. Pendant l'Exposition universelle de 1967, il a simultanément servi sa communauté et collaboré au pavillon évangélique *Les sermons de la science* comme conseiller. Un des espoirs de Jacques en devenant anglican avait été de s'occuper d'une paroisse francophone à plein temps. Quelle ne fut pas sa déception quand, cette même année 1967, l'évêque choisit de déménager les francophones de sa double charge pastorale dans le sous-sol d'une autre église, malgré les véhémentes protestations de Jacques Smith. Ce choix pastoral le l'évêque Maguire le blessa profondément. Désabusé, il chercha à travailler dans un autre diocèse.

Ce même été 1967, à l'occasion de vacances dans les Provinces Maritimes, il put s'intéresser au travail pastoral à l'Île-du-Prince-Édouard. À l'automne, il s'installa à Alberton et s'occupa des trois églises qui en dépendaient. Par la suite, il desservit quatre paroisses à l'Île-du-Cap-Breton en plus d'être chapelain de la Canadian Legion pendant trois ans et aumônier à la prison de Halifax pendant six semaines. Puis de 1970 à 1975, il oeuvra à l'Île-du-Prince-Édouard, à six endroits différents dont Kensington où il joua encore une fois le rôle de chapelain de la Canadian Legion. C'est durant cette période qu'arriva pour lui l'âge de la retraite car un prêtre anglican ne peut être responsable d'une paroisse après 65 ans, âge qu'il atteignit en 1973. Il demeurera pourtant actif pour vingt ans encore.

En 1975, pour une raison qui nous est inconnue, peut-être tout simplement parce que l'évêque Maguire venait de quitter son poste, Jacques Smith choisit de revenir au Québec et de s'occuper de paroisses anglicanes au nord de Montréal, principalement de Lakefield (près de Lachute) mais aussi des paroisses satellites de Lake Louisa et Dunany, ainsi que de Shrewsbury durant l'été.

En 1977, il devint missionnaire pendant un ou deux mois, à l'École Sainte-Trinité de Haïti. De retour au pays, il fut nommé pour un an aumônier de l'hôpital à Kentville en Nouvelle-Écosse. Il revint alors au Québec pour faire des études en criminologie (1978-1980) et, immédiatement après, se fit engager comme aumônier (protestant) à la prison fédérale de Cowansville (15 décembre 1980 - 30 septembre 1982). Il s'occupa en même temps de la petite église anglicane d'East Farnham, toute proche. Pourtant, personne ne semblait intéressé à la survie de cette paroisse qui fut abandonnée après son départ et les bâtiments eux-mêmes, pillés. Ayant acheté une maison de campagne à l'Île-du-Prince-Édouard en 1979, le couple retourna définitivement dans l'île trois ans plus tard. Jacques y devint aumônier bénévole à la prison provinciale de Charlottetown (Sleepy Hollow Correctional Center) de décembre 1982

jusqu'au cœur de 1990. Devenu quasiment aveugle, il dû se résigner à l'abandonner mais continua d'habiter Charlottetown avec son épouse. C'est durant cette période qu'il avait fêté ses cinquante ans de ministère le 6 janvier 1985 et ses quatre-vingts ans d'âge en 1988, dans la cathédrale Saint-Pierre de Charlottetown, où il sera l'assistant du recteur Peter Harris dans les années suivantes.

Il semble finalement que la retraite lui avait laissé suffisamment de temps pour écrire la thèse de doctorat tant rêvée sur la papauté. Il est passé par l'Université de Montréal à l'hiver 1990 puis s'est mis à la rédaction de son travail qui a été finalement présenté et défendu à Strasbourg en avril 1991 devant un jury de cinq personnes. Son ouvrage de 86 pages s'intitule *Origine et évolution de la papauté romaine*. Il y défend une égale autorité des apôtres entre eux sans que Pierre ait de statut particulier. Ses biographes demeurent surpris par le peu d'ampleur de cette thèse et par sa présentation classique d'une position que les exégètes protestants du 19^e siècle défendaient déjà. Chose plus surprenante encore, on n'arrive pas repérer l'ouvrage dans les thèses et mémoires déposés à l'Université de Strasbourg. Pas plus qu'au Québec d'ailleurs ou dans les archives presbytériennes à Montréal qui n'ont conservé qu'une présentation d'une vingtaine de pages. Peut-être la thèse a-t-elle été présentée à Strasbourg mais n'a-t-elle pas été officiellement acceptée et approuvée. Cela demeure pour les auteurs une énigme non résolue!

Alors qu'il était à la retraite, il se déplaçait souvent des Provinces maritimes au Québec pour des colloques, des conférences, où même pour faire faire un voyage à des groupes de jeunes de ses paroisses; lors de ce passage, il essayait encore d'amener les gens à mieux faire leur travail d'évangélisation. En plus d'avoir été pasteur d'églises presbytériennes et anglicanes, il a coopéré avec la Mission de la Grande-Ligne à plusieurs occasions. Une telle variété d'appartenance n'indique pas, de l'avis des auteurs, qu'il manquait de conviction personnelle, mais plutôt qu'il accordait la priorité à son identité évangélique; il a toujours été prêt à collaborer avec tous ses frères et sœurs en Jésus-Christ. Entre 1934 et 1970, il est venu en contact avec tous les leaders franco-protestants, des pentecôtistes aux anglicans. En tant qu'ami de Nelson THOMSON, éminent pasteur baptiste, il a donné de nombreux documents aux archives de la *Faculté de théologie évangélique* et a enrichi sa bibliothèque de plusieurs livres.

Son dynamisme personnel et son éternel optimisme lui ont permis d'entretenir chez lui la flamme de l'évangélisation; son humour le conduisait à alléger les problèmes de la vie quotidienne de son entourage; son excellente mémoire lui l'amenait à écrire des textes touchant à l'histoire et à profiter des enseignements du passé : il savait en dégager les traits et tirer les leçons des obstacles et persécutions rencontrés. Les hommes de cette trempe, convaincus et convaincants, sont rares et il nous reste à souhaiter qu'on en trouve d'autres pour enrichir le protestantisme en langue française au Québec. Heureux ceux qui ont eu le plaisir et le privilège de travailler avec lui. Jacques Smith a su renverser les obstacles, traverser des moments difficiles, réaliser son œuvre grâce à sa persévérance, confiant d'accomplir son devoir d'homme et de chrétien, d'ami, de frère et de pasteur.

Sources

Ouvrages et manuscrits

Jacques Smith a laissé des notes aux Archives presbytériennes à Montréal (Collège presbytérien) (APM) et quelques récits de sa vie à diverses occasions, pas toujours concordants.

Smith, Jacques, « Un peu d'histoire de l'église presbytérienne [Saint-Luc] », notes, APM, s.d. [vers 1967], 6 p.

Smith, Jacques, « Who is he? », notes biographiques [C.V. sommaire], APM, s.d. [vers 1967], 1 p. et s. d. [vers 1993], 2 p.

Smith, Jacques, *Origine et évolution de la papauté romaine*, thèse de doctorat présentée à l'Université de Strasbourg, 1991, 86 p. Nous ne savons pas si la thèse a été approuvée.

Smith, Jacques A., *Manuel d'instruction chrétienne ou Retour à l'Évangile primitif*, d'après les Théologiens de Westminster (Shorter Catechism) adapté par le Rév. Jacques A. Smith à l'usage des Églises Presbytériennes du Canada, Publié par les Dames Missionnaires (W.M.S.) de l'Église Presbytérienne au Canada, Montréal, 1950, 32 p.

Églises baptistes françaises du Canada, « Adresses des pasteurs, missionnaires et secrétaires des Églises de la Mission de la Grande-Ligne », *Rapport de la conférence annuelle des Églises Baptistes Françaises du Canada avec la Mission de la Grande Ligne*, Réunies avec l'église de Marieville les 26 et 27 juin 1935, p. 2.

Correspondance

Louis St-Onge, à Qui de droit, « Lettre d'appréciation », Établissement de Cowansville, Pen. 19022, [octobre 1982]. (Copie aux Archives presbytériennes).

Hugh L. Nugent à Jean-Louis Lalonde, (à propos de Jacques Smith), Brantford, ON, 13 novembre 2008, 5 p., Archives de l'auteur.

Autres sources

Lougheed, Richard, Esquisse de la vie de Jacques Smith, manuscrit, 2000, 5 p.

Lougheed, Richard et René E. S. Péron, Esquisse revue et enrichie de la vie de Jacques Smith, manuscrit, 2001, 6 p.

Porret, Jean, « Un pionnier du travail presbytérien au Québec : Jacques Smith, 1935-1963 », *La Vie Chrétienne*, juillet-août 1981, p. 3-4.

Vidal, Marc-Henri, « Rencontre avec Jack Smith », *La Vie Chrétienne*, janvier-février-mars 1999, p. 4-5.

Vidal, Marc-Henri, « Hommage à Jacques Smith », *La Vie Chrétienne*, automne 2001, p. 20-21 (reprise du précédent avec une brève introduction).

Weatherby, George, « Anglican priest fulfills lifelong ambition », *The Guardian* (Charlottetown), 18 juin 1991.